



Jean Muno

Histoires singulières



nouvelles

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2014 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-875681-21-8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Jean Muno

Histoires singulières

roman

Postface de Thomas Vandormael



Le mal du pays

À la mémoire de René Magritte.

Ce jour-là, de juin ou de septembre, était l'anniversaire de sa mort. Trois ans tout juste l'en séparaient. Sans doute le terme *anniversaire* convient-il mal ici ; mais je n'en ai pas d'autre pour évoquer cette espèce de souvenir du futur, cette très vague prémonition célébrant un événement qui s'accomplira à pareille date, quelques années plus tard.

Comme il faisait agréable, Walter se rendit à son bureau à pied. Il travailla avec zèle à la vérification des formulaires jaunes. Il se sentait bien, plutôt heureux de vivre. L'après-midi, à cause de la chaleur, portes et fenêtres s'ouvrirent au large.

Six heures. Walter refit sa route du matin et refranchit le fleuve. Deux fois par jour, il passait ainsi d'une rive à l'autre, du travail au repos, du repos au travail. Jamais il ne s'arrêtait sur le pont. À quoi bon regarder les eaux grises s'engouffrer sous les arches ?

– Toujours rien, madame Blanche ?

Elle eut comme une hésitation avant de secouer la tête.

– Rien, monsieur Walter.

Elle n'était blanche que de prénom, la concierge. Grise pour le reste, d'un gris sans rémission, comme les eaux du fleuve.

– Il me semble pourtant que je devais vous dire quelque chose. Mais quoi ?

Un moment, ils se dévisagèrent. Quoi ? à propos de quoi ? Les yeux mi-clos, Mme Blanche se passa les doigts sur le front. Walter eut un petit sourire incertain.

– Une visite peut-être ?

– Non. Vraiment, je ne sais plus. Mais ça va me revenir, je vous le promets !

Avec une sorte de gaieté soudaine :

– C’était d’ailleurs sans importance !

Walter monta dans sa chambre. Après avoir pris un morceau à la hâte sur le coin d’une table, il alluma une cigarette, alla s’accouder au balcon. Vue d’ici, du cinquième étage, la rue était une crevasse étroite au fond de laquelle le macadam luisait comme de l’eau croupie.

Pourquoi Mme Blanche ne le traitait-elle pas comme les autres locataires ? Quelle faute avait-il commise ? Non seulement elle le tenait à l’écart, mais elle s’attachait à le lui faire sentir. Aujourd’hui, elle avait bien dû l’admettre, quelque chose lui était arrivé, si insignifiant que ce fût, ou quelqu’un était venu pour le voir, mais à cause d’elle, de sa mauvaise volonté, de sa grisâtre indifférence, la journée s’achèverait comme les précédentes, exactement aussi quelconque. Elle le frustrait d’une chance, une fois de plus. « Sans importance », avait-elle dit. Et si c’était tout le contraire ?

Il y avait de nouveau un peu de mouvement au fond de la rue. Walter éprouva, lui aussi, le besoin de sortir. Sans doute espérait-il qu’en repassant devant la loge, il aurait l’occasion de resaluer la concierge et, qui sait ? la chance de lui rafraîchir la mémoire.

Mme Blanche, bien entendu, prit soin de ne pas se montrer, et Walter se retrouva sur le trottoir sans intention précise. Il reprit machinalement le chemin dont il avait l’habitude. Au-delà du fleuve, quelque part dans cet enchevêtrement de façades qui commençaient à se piquer de lumières, il y avait son bureau, son fauteuil, le classement en cours. Il la voyait d’ici, la grande pièce sans mystère, mais vide de tout bruit, jonchée de pâles

taches de lune... Comme elle lui était étrangère soudain ! Sa table nette, son siège inoccupé. Là aussi, on effaçait soigneusement toute trace de son passage.

Il rebroussa chemin. Il en avait assez de passer inlassablement d'une rive à l'autre. Cette nuit, il fallait chercher ailleurs, marcher au hasard, assez longtemps pour ne plus entendre la voix obsédante qui n'en finissait pas de répéter : « Sans importance... sans importance... »

Soudain, Walter constata qu'il était sorti du quartier qu'il connaissait trop bien et que la ville autour de lui s'était étrangement dépeuplée. Il lui parut qu'elle découvrait enfin son véritable visage. Étroites rues sans nom, places perdues, elle était faite de souterrains, de grèves émergées du silence. Un labyrinthe énigmatique, le temple d'une religion disparue, un cœur mystérieux qui palpitait à peine. Il entendit le tintement d'une cloche et reconnut la voix lointaine de son église. C'était comme une lanterne qu'on balançait à bout de bras dans le brouillard.

Au détour de l'avenue, Walter se trouva devant un décor qui n'avait plus de fond. La chaussée et ses rails luisants creusaient un tunnel rectiligne à travers la nuit. Il dépassa les dernières maisons. Cette obscurité plus épaisse, cette ombre qui s'épanchait dans l'ombre, il crut que c'était le fleuve et qu'il s'engageait sur un pont qu'il ne connaissait pas.

Un pont d'une largeur insolite. Il devait être de construction récente, comme l'attestait la blancheur mate de la pierre encore poudreuse. On eût dit une gigantesque construction d'enfant, un échafaudage minutieux et fragile, un piège de craie. À moins que tout cela ne fût qu'un jeu de lignes infinies, celles des rails, des trottoirs et des parapets, convergeant là-bas, en un mystérieux foyer, au plus obscur de l'autre rive.

Sur le garde-fou, tous les vingt ou trente mètres, l'architecte

avait disposé des lampadaires Belle Époque, comme autant de cierges qui n'éclairaient qu'eux-mêmes.

Walter s'arrêta. Ce n'était pas un pont ! Le réverbère qu'il venait de dépasser était le douzième, et il y en avait d'autres devant lui, beaucoup d'autres, qui l'attendaient en une file interminable. Alors ? Une route, une digue... À droite, dans un creux de la nuit, des lumières s'apercevaient, comme les feux d'un bivouac. Mais à gauche, devant, partout ailleurs, régnait l'obscurité la plus totale, au travers de laquelle les lampadaires surannés jetaient une passerelle dérisoire.

« Le moment est venu d'oser », pensa Walter.

Il crut entendre la respiration de la mer. Ainsi donc, c'était bien une digue. Voici longtemps, peut-être dans son enfance, il l'avait déjà parcourue. À gauche s'étendait une immense plage dorée qui descendait très doucement vers l'Océan. Il y avait du soleil, on distinguait au loin les dunes vierges. Le nom chantait encore dans sa mémoire : *les dunes de Pyla*. Pourtant, cette fois-là aussi, il avait renoncé. Pour une raison médiocre, peur de se perdre ou de désobéir, il avait rebroussé chemin. Il s'était promis de revenir, de marcher jusqu'au bout de la digue, jusqu'au pays natal, mais la promesse était restée non tenue, et tout cela, désormais, appartenait au souvenir, au remords, à la nuit.

Maintenant, comme autrefois, il ne lui restait plus qu'à regagner la rive. Peur de se perdre, peur de désobéir. Et toujours Mme Blanche, grise comme les eaux du fleuve. Dans quelques heures, le chemin qui l'avait conduit jusqu'ici serait définitivement immergé. Il n'y aurait plus que des rues quelconques, toutes barrées par le fleuve ; il n'y aurait plus que le pont de tous les jours. La rive du travail, la rive du repos. Et il faudrait recommencer d'attendre en s'efforçant d'oublier cette marche hasardeuse...

Ainsi, lasses d'aller et de venir, les bêtes prisonnières se couchent finalement, captives sous les archets de l'Impossible.

Le gant de volupté

Pourquoi était-il entré dans ce café du bout de la digue, pourquoi celui-ci ? Peut-être parce qu'il était toujours vide. À force de passer devant et de n'y voir jamais personne, Peter avait eu envie de s'y asseoir.

Après lui avoir apporté un café, la serveuse avait disparu, le laissant seul dans la pénombre. Il y flottait de la musique douce mêlée à une odeur assez écœurante de lendemain de fête. Poudre de riz, parfum de bas étage, fleurs flétries...

Peter alluma une cigarette. Il resterait ici une bonne heure, puis il irait attendre Françoise à la sortie du bureau, comme d'habitude. Les journées paraissaient longues depuis qu'il était chômeur. Une impression de stagnation, de mise hors jeu. Plus rien ne lui arrivait et, forcément, il n'avait plus rien à raconter à personne. Même avec Françoise, ça sonnait faux ! Des mots postiches, pour cacher le silence.

Ce bruit, ce léger grattement tout près de lui, sur la banquette ? Il tourna la tête, et son visage, soudain, fut rajeuni par un demi-sourire. Le bruit, c'était un chat. Un petit tigre aux yeux très bleus, fébrilement ramassé sur lui-même, prêt à bondir... Et sur quelle proie ! Un gant de peau noire à longue manchette évasée, une élégante main de femme posée...

« Comment est-ce possible ? constata Peter avec stupéfaction. Elle est posée *sur* mon journal ! »

Étrange certes, incompréhensible même, mais la suite le fut bien davantage. Le chat bondit, et *le gant disparut* ! Vif comme l'éclair, il s'était rejeté en arrière pour se couler dans l'intervalle entre la banquette et le dossier.

Il faut se mettre à la place de Peter Manderley, un homme ni plus ni moins crédule qu'un autre. Le fait était incroyable, mais il l'avait vu. De ses yeux vu ! En bonne logique, il importait donc de le vérifier sans rien perdre de son sang-froid. D'ailleurs, le chat qui cherchait à glisser une patte investigatrice dans la cachette du gant, lui donnait l'exemple.

Peter écarta l'animal et, le plus discrètement possible, dominant une certaine appréhension, introduisit la main dans les profondeurs poussiéreuses du siège. Il y avait là toute une réunion de menus objets. Du bout des doigts, il identifia successivement un dessous de verre en carton, une capsule, une pièce de monnaie trouée en son milieu et, juste derrière son dos, à la verticale, un trousseau de trois clefs. Ce n'était pas tout. Entre la pièce et la capsule s'allongeait une sorte de petit tuyau, de fuseau, qui aurait eu la souplesse et le velouté d'une gomme à crayon. Peter sentit un frôlement très léger dans le creux de sa paume... Immobile, aux aguets... Ça chatouillait maintenant, comme un petit museau qui hume, de plus en plus fort... Presque intolérable !... Soudain, dans le gras du pouce, un pincement très net, une velléité de morsure. Il retira vivement la main. Elle ne portait aucune trace, mais une odeur, oui, comme un léger parfum de femme, l'imprégnait.

« Si Françoise s'en aperçoit, elle va s'imaginer des choses, pensa Manderley. Et que lui dire ? »

Il faut se mettre à sa place.

Le gant devait avoir son trou entre banquette et dossier, quelque part dans cette longue poche rêche, poudreuse, ou alors plus profondément, sous le siège, parmi l'enchevêtrement des ressorts fatigués. Peter l'imaginait au fond de cette sûre retraite, les doigts gracieusement repliés, le corps soulevé par un paisible

sommeil, attendrissante petite créature... Et puis non, ce n'était pas possible ! ce gant vivant n'avait ni queue ni tête ! Il fallait réagir, ne pas céder à des fantasmes nés de l'ennui et de la vacuité. Les choses en place et les idées en ordre. D'une part, ce qu'il avait réellement vu et senti : une ombre, une démangeaison, autant dire rien ; de l'autre, les chimères qu'ils s'étaient forgées de toutes pièces.

Le lendemain donc, bien décidé à n'y trouver que la banalité la plus quotidienne et la plus rassurante, Peter retourna s'asseoir dans le petit café (il s'appelait *L'Escale*), à la même heure, à la même place. Et ce fut comme il le désirait : musique douce, va-et-vient sans mystère de la serveuse, ronronnement de la vie, rien ne venant interrompre cette fois la somnolence apparemment éternelle du matou sur la banquette vide. Dès lors, pourquoi Manderley éprouva-t-il le besoin de pousser l'expérience plus avant et, comme le jour précédent, d'introduire la main où il ne fallait pas ? C'est ici, décidément, que se révèle l'ambiguïté du personnage. Prendre l'initiative de ce geste insolite n'était-ce pas défier l'ordre des choses, appeler le retour de l'extraordinaire ? En somme, *tenter le diable* ?

Il retrouva le dessous de verre, la capsule, la pièce de monnaie... le trousseau de clefs... un morceau de papier, c'était nouveau, ça, qui avait le format et le grain d'un billet de banque. Il aurait pu se l'approprier, ni vu ni connu, mais il n'y pensa même pas. C'était autre chose qu'il cherchait.

Enfin le fuseau doux et satiné... Il l'effleura dans toute sa longueur, de l'ongle à la racine ; puis un autre à côté, légèrement replié sur lui-même, un autre encore, l'index, le médium, les quatre doigts et le pouce, une lente caresse gagnant toute la main, le corps marqué d'un signe triangulaire... la manchette, le rebras s'élargissant comme une traîne... Un imperceptible frémissement

l'avertit que le gant s'éveillait, cessait de n'être qu'une peau morte. Contrairement à ce qu'il avait cru, *ils* se trouvaient paume contre paume, et cette idée le troubla... L'un après l'autre, comme si chacun eût attendu jalousement d'avoir reçu sa part d'attention, les doigts de cuir s'émouvaient, se glissaient entre les siens... se repliaient sur le dos de sa main, s'y frottant de toutes leurs coutures avec une voluptueuse insistance... À n'en point douter, ce qui se prolongeait sous la banquette ressemblait fort à une étreinte amoureuse. Mais avec qui, mon Dieu ? Était-il acteur ou témoin de cette extravagante rencontre ? Car Peter ne pouvait s'y tromper : cette main imaginative, qui s'enivrait des caresses reçues et des baisers donnés, ce n'était plus la sienne tout à fait.

L'horloge du café se mit à sonner l'heure et, comme si c'eût été un signal, le gant s'esquiva brusquement. Durant quelques instants, Peter espéra son retour ; puis, conscient du ridicule de sa situation, il retira sa main et la considéra. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il lui parut qu'elle était devenue différente, plus tout à fait la sienne en effet, comme une maîtresse dont on découvrirait soudain la perfidie... Et puis, cette fois, impossible d'ignorer qu'elle fût parfumée ! Une odeur entêtante, poivrée, un peu perverse, celle-là même qui, très estompée, flottait dans le café avec la musique douce...

« Une inconnue, une étrangère intime, pensa Manderley. Un jour, elle me quittera peut-être... », et juste à ce moment précis, avec stupeur, il constata qu'il n'avait plus d'alliance.

Françoise et Peter unis le 13-7-1965... C'était la seule bague qu'il eût jamais portée.

Pas un instant Manderley ne douta que son alliance ne lui eût été *enlevée*, et il se prit à penser de plus en plus souvent à la femme inconnue à laquelle le gant avait appartenu. Il la voyait

jeune et belle, altière, intimidante, portant une robe de soirée d'une sobre distinction. Certes, qu'elle eût perdu son gant à *L'Escale*, dans un lieu aussi éloigné de toute animation nocturne, semblait peu vraisemblable. À moins que les sièges ne fussent de remploi, qu'ils aient servi voici vingt ou trente ans dans quelque établissement de luxe. Mais alors, se disait-il, elle devait être vieille... ou morte.

La main, la main bien vivante, plus qu'aucune autre vivante, d'une femme qui n'était plus. Amoureux de la main d'une morte ! Cette pensée éveillait d'étranges échos dans l'esprit de Peter. Comme des souvenirs, des réminiscences surgies on ne sait d'où, qui semblaient le conduire, le ramener plutôt, vers une image énigmatique, toujours la même. Une femme arrêtée devant lui, barrant la route... Une hiératique sentinelle de l'invisible... Dans un geste dont il ignorait la signification, elle tenait les mains croisées sur la poitrine, à la naissance du cou. Et l'une était gantée de noir, et l'autre nue, d'une blancheur d'albâtre. D'une blancheur dure, aussi irrémédiable que son absence de regard.

D'où lui venait cette image ? De l'enfance, ou de plus loin encore ? Parfois, comme une angoisse, Manderley sentait monter en lui la conviction que cette femme existait réellement, qu'il était près de la rencontrer, que le gant n'avait cessé de lui appartenir. Le caresser, l'êtreindre, était une manière de transgression terrible, comme s'il franchissait chaque fois la lisière d'un autre monde où l'inconnue au poing d'albâtre l'attendait...

« Peut-être, s'interrogeait anxieusement Peter, peut-être le gant n'est-il ici que pour m'entraîner ailleurs ? »

Peut-être, oui, peut-être... mais comment résister ? Manderley retourna s'asseoir à *L'Escale*. D'abord sous prétexte d'y chercher

son alliance, ensuite, lorsqu'il s'avéra qu'elle était bel et bien perdue, parce que ça lui faisait plaisir, honteusement plaisir, d'y retourner.

Il s'était établi un rituel de la rencontre. Dès que la serveuse avait le dos tourné, le gant montrait le bout des doigts. Ni moins ni plus. Sortirait-il, ne sortirait-il pas de sa cachette ? Ses hésitations, que rien ne justifiait sinon la coquetterie, pouvaient durer longtemps. En revanche, une fois sur la banquette, l'ensorcelante petite main noire semblait oublier toute prudence, et même toute pudeur.

C'était une véritable parade amoureuse qu'elle offrait à Peter. Elle pianotait, esquissait des pas de danse, entrechats, jetés battus, se renversait à la verticale, en appui sur deux doigts tendus, la manchette en panache d'écureuil. Enfin, légèrement essoufflée, elle venait se blottir contre la cuisse de l'homme, tournant vers lui cette sorte de masque un peu félin, hanté par un regard fantôme, que suggérait le triangle des piqûres. Ils se dévisageaient... Un moment de tendresse, il n'est pas d'autre mot.

Cependant, à mesure qu'elle se prolongeait, l'immobilité aiguisait délicieusement leur impatience de ce qui devait suivre. Enfin, n'y tenant plus, Manderley caressait le dos de l'étrange créature. Aussitôt, elle lui sautait sur la cuisse et, comme font certains chats, se coulait avec une souple vivacité sous son veston. Là, à la fois sauvage et douce, elle ne tardait pas à trouver sa place, lovée contre la poitrine de l'homme, sa chaleur dans la sienne. Peter ne pouvait résister longtemps, ou plutôt la main de Peter, qui, depuis qu'elle n'avait plus d'alliance, semblait jouir d'une autonomie grandissante. Elle courait seule au rendez-vous d'amour ! Car, dès qu'elle avait rejoint le gant sous le veston, c'était bien d'amour qu'il s'agissait. Du plus ardent.

Doigts emmêlés, ils s'étreignaient. Le jeu de paumes haletant, le touche-à-tout féroce, le baisemain intégral : ce premier embrasement était d'autant plus intense qu'il avait été savamment différé. Ensuite, après un moment de répit, le temps de reprendre haleine, de se prélasser un peu dans la doublure, d'autres flambées s'allumaient, nées de caresses plus savantes, prolongées jusqu'à la satiété par des effleurements subtils. Pulpe à pulpe, on se palpait semi-pâmés... pizzicati, titillations, soupirs et confidences de pouce à petit doigt... La chair se retirait, cédant la place à la tendresse, à la rêverie... Ils se retrouvaient enfin côte à côte, séparés, comme des tisons se consumant chacun pour soi d'une ardeur satisfaite.

Dès les premiers instants de la rencontre, ils étaient projetés, littéralement projetés vers cet assouvissement final, rien ne pouvant interrompre la trajectoire parabolique de ce rituel amoureux, même pas les coups d'œil indiscrets de la serveuse. En effet, depuis que le veston de Manderley s'était mué en alcôve, elle était présente beaucoup plus souvent, cousant dans la lumière intime d'un abat-jour Martini Dry. C'est qu'il l'intriguait, son unique et obstiné client, toujours silencieux, figé la main sur le pancréas comme un Napoléon perdu dans ses flash-back. En pleine force de l'âge, et pourtant désœuvré... Elle s'interrogeait. Un malade ? Un veuf inconsolé ? Un beau chagrin d'amour ? Ne voyait-il pas qu'elle s'ennuyait, elle aussi ?... Non, il ne le voyait pas, jamais un mot, pas un sourire : c'était un malade décidément, la Faculté l'avait abandonné. D'ailleurs, à certains moments, ses yeux se mettaient à briller, sa main sous le veston était agitée de tremblement convulsifs, il devenait tout rouge. Et l'instant d'après, il s'affaissait sur lui-même, gris de fatigue.

De son côté, si absorbé qu'il fût par ses débordements clandestins, Manderley s'était rendu compte de la curiosité

gênante dont il était devenu l'objet. Et il s'interrogeait, lui aussi. N'avait-elle pas l'air d'en savoir long, cette serveuse ? L'ambiance était trop intime, trop parfumée de musique douce, de plus en plus douce et parfumée à mesure que, sous son veston, des mains qui n'appartenaient à personne... Pourquoi ce café, situé loin du port, au bout d'une digue sans issue, s'appelait-il singulièrement *L'Escale* ? Une escale vers quelle destination ? Un piège pour quels voyageurs égarés ?

Ces questions le troublèrent étrangement. Et soudain, ce fut comme une aveuglante révélation : il sut qu'il devait partir, dans l'instant même, et que, s'il n'y parvenait pas, ce serait trop tard. Le sourire de la serveuse exprimait la connivence, la perversité tranquille, la rumination d'un trouble savoir... sa jeunesse même était trompeuse !... elle présidait à cette trouble liaison, elle en tirait les fils, Parque embusquée en ce lieu étrange où une main noire s'emparait de la vôtre, pour vous conduire ailleurs, Dieu sait où !... Non, pas Dieu... l'Autre ! l'Innommable !

Au prix d'un douloureux effort, il réussit à se lever, à s'arracher à la banquette. « Surtout, ne pas abandonner le gant, se disait-il, ne pas le perdre pour toujours ! » tandis qu'il traversait la salle pas à pas, les yeux fixés au-delà de la porte d'entrée sur l'immense déploiement de la mer et du ciel...

Sur le trottoir, Peter eut une brève hésitation, puis il prit la direction de la ville. Le vent s'était levé, soufflant en brusques rafales glacées. Pièges, morsures, le monde était hostile, – et d'autant plus précieux contre sa poitrine, entre la chemise et la peau, la chaleur douce, le bien-être félin, la respiration déjà familière de la petite main de volupté à lui seul pour toujours.

Pauvre Françoise ! C'était le contraire d'elle, de sa bonne santé, ce parfum lourd, opiacé, qui depuis quelque temps hantait

inexplicablement les pièces. Elle avait beau aérer, cela persistait, revenait en force... Mais ce qui l'inquiétait vraiment, c'était le rapport qu'elle ne pouvait s'empêcher d'établir entre cette odeur vaguement pourrissante et la dépression de Peter, qui s'aggravait. Le chômage, décidément, ne lui réussissait pas. L'air absent, l'œil éteint, la mine défaite, il avait pris l'habitude de s'enfermer à clef dans son bureau durant des heures. « Que fais-tu ? lui demandait Françoise à travers la porte... Ouvre-moi ! » Il répondait invariablement : « Je travaille. » – « À quoi, mon chéri ? » – « Je t'expliquerai. » – d'une voix machinale, comme quelqu'un qui se trouve aux prises avec sa feuille d'impôt.

Bien entendu, il n'expliquait jamais rien. Et pour cause ! Le plus clair de son temps, il le passait à observer l'étrange comportement de sa main droite, plus amoureuse que jamais. C'est que les rencontres de *L'Escalé* n'avaient été que des prémices !... Après quelques jours insipides, durant lesquels le gant ne s'était pas montré, discrètement occupé sans doute à reconnaître les lieux et les dessous des lieux, Manderley l'avait retrouvé un soir, apparemment endormi à côté du téléphone. Un moment, il l'avait cru vide, redevenu chose inerte ; mais sa main, elle, n'avait pas hésité. Déjà, sous ses caresses, les jolis doigts noirs s'étraient avec volupté, comme les pattes d'une mygale... Et tout avait repris comme avant, en plus passionné même, en plus vif !

Le matin, c'est bien simple, ils ne se voyaient pas. Le gant dormait, du moins peut-on le supposer, au fond de sa cachette, que Manderley, par discrétion, résolut de ne pas découvrir. L'après-midi, en revanche, il faisait preuve d'une ponctualité exemplaire. À l'heure dite, grâce au fil du téléphone, il se hissait à la force des doigts jusque sur le bureau, où la main de Peter l'accueillait, brûlante de passion, la paume en fête. C'étaient des

baisers à n'en plus finir. Puis les ébats que l'on devine, agrémentés par l'expérience de raffinements supplémentaires, le moindre n'étant pas que tout se déroulat maintenant sous les yeux de l'homme, témoin honteux et fasciné de la dépravation d'une partie de lui-même. Non seulement il avait cessé d'en être le maître et il risquait d'en devenir l'esclave, mais il devait se rendre à cette évidence humiliante : douée d'une imagination dont il eût été bien incapable, sa main était virtuose dans un domaine où il découvrait qu'il n'avait jamais été qu'un apprenti. Si Françoise avait su... Chômeur, voyeur et gâte-sauce de l'amour ! Capable seulement de verrouiller sa porte, c'était ridicule ! et de cacher son autre main, la pure, la toujours innocente, afin qu'elle ne fût pas induite en tentation !

Comment tout cela finirait-il ? Que faire d'une main pour laquelle plus rien ne comptait que les caresses ? Où voulait-on l'entraîner, et qui était cet *On* ? Certains jours, Manderley sentait se réveiller en lui, avec angoisse, le vertige qu'il avait éprouvé dans le café de la digue. Alors, de plus en plus souvent, il pensait à Françoise. Lui dire la vérité : elle l'aiderait peut-être... Mais non, c'était invouable !... Pourtant le moment viendrait où elle ne se contenterait plus de réponses évasives à travers la porte. Surtout que, depuis quelque temps, la nuit...

Dans le lit conjugal, quelle horreur ! La première fois, avec son autre main, la pure, la toujours innocente, il avait tenté de repousser le gant ; mais celui-ci était revenu à la charge, provocant et lascif – et comment, sans risquer le pire, la dislocation de soi-même, obliger sa main gauche à frustrer la droite ? Il avait bien fallu se résigner. Désormais, une fois la lumière éteinte, Françoise n'avait plus qu'à attendre le sommeil et rien d'autre, sa fraîcheur aimable de sportive ne pouvant conjurer l'effluve insistant et poivré qui envahissait incontinent la

chambre. « Si tu cessais de remuer, soupirait-elle, je pourrais au moins dormir ! » Peter faisait la sourde oreille : cela devenait une habitude chez lui. Que dire d'ailleurs, dans la situation qui était la sienne ? Ça se trémoussait ferme sous les draps ! Le gant lui tenait la main, on s'envoyait les doigts en l'air, on s'empaumait jusqu'à l'extase. Il était bon pour l'insomnie et demain il aurait des cernes sous les yeux.

Avec les brumes de novembre et les premières gelées, il y eut cependant comme une promesse de répit. La température des rencontres baissa, elle aussi, de quelques degrés. L'habitude peut-être, le confort, la satiété... Manderley se persuada que la liaison se normalisait et qu'il retrouverait bientôt une part de sa liberté. Une part seulement, il n'en demandait pas davantage : que le gant comprenne qu'il y avait des moments pour l'amour ; d'autres pour la réflexion, le travail, Françoise. Sa vigilance se relâcha. Sans se l'avouer vraiment, il rêvait de cohabitation harmonieuse, de bon ménage à quatre...

Un jour que, dans un souci de rééducation morale, Peter obligeait sa main à taper à la machine une lettre ennuyeuse, et que le gant assistait à la scène, perché sur son épaule, ce qu'on pouvait attendre se produisit : Françoise fit irruption dans le bureau. Elle s'arrêta, figée par la surprise.

– À quoi joues-tu ? fit-elle.

Il la regarda sans comprendre.

– Ce gant, sur ton épaule !

C'était mon Dieu vrai ! Où avait-il la tête ? Absorbé par son travail, il l'avait oublié là. Bien entendu, la main noire faisait la morte, la peau vide... La soulevant du bout des doigts, Françoise l'examinait sans bienveillance.

– Et un gant de femme en plus ! Monsieur est fétichiste !
Soudain, son expression vira franchement au dégoût.